

Mariette Cyvard

Saint-Martin

Un philosophe inconnu ?



Un homme parmi les hommes ?



CRP Nœux-les-Mines 2016

Table des matières

Un homme parmi les hommes ?	1
Introduction.....	3
Saint-Martin et la pédagogie	5
Les ouvrages	7
UNE CONVERSATION AVEC SAINT-MARTIN, SUR LES SPECTACLES (1).	13
Saint-Martin gestionnaire et la charitas	15
Traités généraux d'agriculture et économie rustique.....	22
Saint-Martin et les livres	25
Conclusion	33

Introduction

Dans cette recherche, je chemine avec Saint-Martin à travers le « *catalogue des livres rares et précieux* » et son « *portrait historique et philosophique* ». J'exclus les autres ouvrages.

Que sont devenues ses autres lectures ? Sont-elles enregistrées dans un inventaire ?

Louis-Claude de Saint-Martin. Mon portrait historique et philosophique : 1789-1803. Publié intégralement... d'après le manuscrit original avec une préface, une introduction et des notes critiques par Robert Amadou, 1961. R. Julliard Mesnil, impr. Firmin-Didot et cie

Le portrait constitue la ressource de base sur la vie de Saint-Martin, telle que présentée par lui-même.

Le philosophe inconnu, pseudonyme de notre « vénéré » maître, a commencé cette rédaction en 1789. C'est une vie de Saint-Martin selon la mémoire de Saint-Martin. Il y est d'une lecture claire et sibylline à la fois.

Pour la Sibylle : numéro 16 : J'ai changé sept fois de peau en nourrice ; je ne sais si c'est à ces accidents que je dois d'avoir si peu d'astral. Le peu d'astral s'explique par un savoir sur les pratiques des élus-coëns ou son initiation chez Mesmer puis chez Puységur. Les 7 peaux... diantre et palsambleu sans oublier scrong et nœuds de Noeux !

Numéro 28 : « à l'âge de dix-huit ans, il m'est arrivé de dire, au milieu des confusions philosophiques que les livres m'offraient : il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne faut rien de plus pour être sage et c'est sur cette base-là qu'a été élevé ensuite tout mon édifice. »

Le « **Catalogue Des Livres Rares Et Précieux Du Cabinet de Feu M. de Saint-Martin** : Dont La Vente se fera Le Lundi 2 Juin 1806, Et Jours suivants, Six Heures » démontre qu'il lui fallut beaucoup plus que cela. Aux 1500 ouvrages du catalogue devraient s'ajouter des livres sans valeur marchande réelle, des livres à valeur affective confiée à son disciple Joseph Gilbert ou à des membres de la famille, etc.

Il est tout autant possible d'envisager l'hypothèse d'un homonyme amateur de beaux livres. L'argument sur la pauvreté de Saint-Martin tient difficilement après l'héritage qu'il fit de son père en 1793. **Claude-François est né le 15 novembre 1717 à Amboise, décédé le 11 janvier 1793 (22 nivôse An 1) à Amboise (37) à l'âge de 76 ans, une liste des maires d'Amboise donne les dates 1769¹-1776 où il occupe le poste après avoir été nommé, elle le confond avec son**

¹ Inventaire analytique des Archives communales d'Amboise, 1421-1789: suivi de ... p. 135
1769 – élection de monsieur de Saint-Martin comme maire d'Amboise par le duc de Choiseul
1770 – lettre de l'intendant Duclusel à M. de Saint-Martin, maire d'Amboise
1772 – lettre de M. de Saint-Martin aux officiers municipaux d'Amboise
Page 296 – GG 17 –le 17 octobre, mariage, en la chapelle de Chanteloup, de Jean de Saint-Martin, écuyer, sieur de Borie, fils d'Arnault de St-Martin, et de damoiselle Anne de la Fitte, de la paroisse St-Germain l'auxerrois, à Paris, âgé de 40 ans avec Anne Lefranc.
Le 23 novembre 1669, Baptême de François, fils de Jean de St-Martin et d'Anne Lefranc.

fils², et il fut élu maire de 1754 à 1756. On aura souvenir que le père fut propriétaire de sa charge d'avocat, qu'il devint procureur, qu'il a pu acheter une charge d'avocat à son fils. Les offices d'avocat dépassaient souvent notre actuel ½ million d'euros.

L'argent n'est jamais rare ni manquant pour s'offrir les plaisirs de la vie.

Il n'est pas impossible qu'aux livres de Saint-Martin eussent été mêlés d'autres ouvrages de diverses provenances par la personne qui vend la bibliothèque. L'argent obtenu constitue la seule règle en de telles matières.

Les hypothèses me paraissent tant probables qu'improbables faute d'éléments concrets livrés par l'histoire. Je me sens contraint à travailler sur les documents en leur état.

Catalogue des livres rares et précieux du cabinet de feu M. de Saint-Martin Dont la vente se fera le lundi 2 juin 1806, et jours suivans, six heures très-précises de relevée, rue Bons-enfants, no. 30 | Louis Claude de Saint-Martin

http://www.europeana.eu/portal/record/9200143/BibliographicResource_200006935505_1.html

La pensée numéro 66 du portrait offre assez de clarté pour être rappelée à tous ceux qui se présentent comme de grands êtres par eux-mêmes ou par leur fonction.

*« J'ai reconnu que c'était une chose très salutaire et même très honorable pour un homme que d'être, pendant son passage ici-bas, **un peu balayeur de la terre.** »*

Cette pensée, je m'en accorde bien même si la présomption d'un ici haut sous-entendue dans le ici-bas me gêne aux entourures. Le monde spirituel s'ouvre à nous lorsque nous nous ouvrons à nous-mêmes et à nos adelphe.

L'initiation ne contraint personne à devenir un saint ou une divinité. Nos « grands » hommes se trouvent d'autant plus grands qu'ils se montrent humains. C'est leur humanité qui m'intéresse. Les ordres initiatiques souffrent de « Vénéré maitre ». Dans une vie d'homme, un maitre suffit largement, je me suis choisi le fils de Marie et de Joseph.

Cyvard MARIETTE-LENGAGNE

² Mémoires de la Société archéologique de Touraine: Série in-80, Volume 19 ; page 884

Famille anoblie par Jean de Saint-Martin en septembre 1672.

Claude-François de Saint-Martin, écuyer, Amboise le 6 novembre 1717. Maire en 1754-1755-1756.

L'élection de 1754 est confirmée par le duc d'Antin

~~Louis Claude~~ de Saint-Martin, écuyer, conseiller du roi, maire d'Amboise (1773-74), procureur du roi au siège présidial de Tours (1764-84), né le 19 janvier 1743, mourut en 1804. Sic, cette donnée est reprise plusieurs fois. D'Azur, au lion naissant, d'or, coupé de gueules, à une fasce onnée d'argent.

Saint-Martin et la pédagogie

« Numéro 78 : portrait historique et philosophique »

« Dans ma jeunesse, une personne qui m'est chère me demanda à quel état je me destinais ; je répondis que je me destinais à étudier. On me dit avec dédain : à quoi cela mène-t-il ? Cette seule parole a été pour moi une source inépuisable de maux, soit pour le moment où on la prononça soit pour tous ceux qui l'ont suivi, tant ma sensibilité était grande par rapport à l'objet dominant qui faisait toute mon ambition. »

Le pourquoi de ce premier intérêt me vient du portrait, le comment de mon vécu scolaire.

Enseigner, cela commence avec l'enfant au berceau, continue dans nos « écoles maternelles », se poursuit par l'homme qui se prépare à la vie en communauté dans une université et s'achève dans ce pouvoir mourir.

« Portrait 521 (école normale)

Dans le mois de frimaire l'an 3, c'est-à-dire à la fin de 1794, j'ai été nommé par mon district pour aller comme élève à l'École normale ; et le Comité de salut public m'a envoyé une réquisition pour rentrer à Paris, attendu que le décret du 27 germinal précédent m'en avait chassé. Si je n'eusse consulté que mon goût particulier, j'aurais préféré qu'on en nommât un autre que moi, parce que cette mission me paraît devoir me courber l'esprit sur les instructions du bas âge, et en outre me jeter dans l'externe, moi qui me sens croître en désir et en besoin de rentrer dans l'interne. Mais, comme je me suis tenu passif dans toute cette affaire, et que j'ignore si la Providence ne me destine pas là l'occasion de travailler pour elle contre l'esprit de l'ennemi, j'ai accepté, et je ne sens pas intérieurement de bien mauvais présages sur cette démarche. Les événements m'apprendront si je me trompe.

Je pourrais rapporter ici ce qui m'arriva au sortir du district et qui m'y fit retourner pour déclarer que j'acceptais ; je pourrais retracer les paroles relatives aux pierres qui pourraient être jetées dans le front de quelque Goliath, ce qui a eu lieu. Mais il est bon que tout cela me reste.

Avant de partir pour cette École normale j'ai été voir ma sœur, mon neveu, et ma nièce au Puy. J'ai trouvé doux d'être au milieu des miens, et j'y aurais joui davantage si je n'y eusse pas vu combien les papillons font de ravage sur la terre, au point que nous nous laissons continuellement avaler par quelqu'un d'eux, souvent par plusieurs, et ensuite nous nous glorifions chacun du papillon qui nous domine, et nous enveloppe, et nous voulons lui obtenir la supériorité sur les papillons des autres. J'ai eu aussi là une triste idée sur les cautères, en voyant que c'est là ce que deviennent toutes nos paroles ; car quand nous les laissons parvenir à ce point d'écoulement, elles attirent toujours au dehors et finissent par attirer même notre sang spirituel, et devenir ainsi des vampires plus dangereux que ceux du corps. C'est là ce que j'appelle être troué, ce qui est l'inverse d'être percé.

En passant par Tours j'ai soupé avec un citoyen qui s'est occupé avec profit quant aux talents ; il a même beaucoup plus de raison que n'en ont les penseurs du monde ; malgré cela sa science comme celle de tous les gens du monde est d'être beaucoup plus fort sur les doutes que sur les convictions. Il se nomme Frédéric Fleuri, et est frère d'un gendre de la citoyenne Bois-le-Comte. Depuis ce temps-là ce Frédéric a beaucoup gagné. »

« 524 (école normale)

Il est probable que l'objet qui m'amène à l'École normale est pour y subir une nouvelle épreuve spirituelle dans l'ordre de la doctrine qui fait mon élément ; ce n'est que dans le genre que l'on suit qu'on est éprouvé ; je serai donc là comme un métal dans le creuset, et probablement j'en sortirai plus fort et plus persuadé encore qu'auparavant des principes dont je suis imprégné dans tout mon être.

« 528 (école normale)

Ce que j'ai prévu sur l'École normale 524, a eu lieu le 9 ventôse dans la conférence avec Garat sur l'entendement humain. J'avais déjà parlé une fois, mais fort peu, et j'obtins les amendements que je demandais sur les mots faire nos idées, etc., et sur les causes de la diversité de l'esprit humain. Cette fois-ci j'en demandai trois autres, l'un sur le sens moral, le 2e sur la nécessité d'une première parole, le 3e sur la matière non pensante. Je fus mal reçu par l'auditoire qui est dévoué en grande partie à Garat à cause des jolies couleurs de son éloquence, et de son système des sensations. Malgré cela on me laissa lire jusqu'au bout ; et le professeur ne me répondit que par des assertions, et des raisons collatérales, de manière que mes trois observations restent encore dans leur entier. Et je puis dire qu'il s'y trouve des bases neuves que je n'aurais pas eues sans cette circonstance. Garat avait l'air de souhaiter que je me fisse connaître davantage, et que j'entrasse plus amplement en matière, mais je ne m'y sentis nullement poussé, et je me contentai d'avoir lancé mon trait ; c'est probablement tout ce que j'aurai à faire dans cette école, et je crois que mon rôle y est comme fini. J'ai su le lendemain que tous les rieurs avaient été pour moi.

« 529 (sciences)

Je dois demeurer plus que convaincu que mon égide a voulu me préserver des sciences humaines³ (*), et ne m'en laisser connaître que ce qu'il m'en fallait pour les combattre, car dans ma jeunesse lorsque j'étais plein d'ardeur pour elles, j'étais privé des circonstances et des moyens qui auraient pu m'aider à me satisfaire ; et dans mon âge avancé pendant mon séjour à Paris au milieu de tous les docteurs de l'École normale, j'avais bien tous les moyens si j'avais voulu en profiter ; mais je n'en avais plus la fureur, et j'étais entraîné par le charme de l'angoisse centrale qui m'ouvrait toutes les voies, et me remplissait d'espérances inexprimables ; il n'est donc pas étonnant que je donnasse exclusivement la préférence à ce sentier-là. »

Je n'ai pas retenu les traités concernant l'art qui peuvent être considérés comme utiles au professeur d'Art pour préparer ses cours dans la section pédagogie, pas plus que d'autres éléments relatifs à d'autres secteurs.

³ Sciences que nous appellerions dans notre 21^e siècle les sciences exactes ?

Saint-Martin me semble amateur d'histoire, ou du moins de la mémoire des hommes, de géographie, de littérature essentiellement, de philosophie autant que de religion, avant d'autres disciplines de nature plus artistiques (à l'exception de la musique) ou plus scientifiques.

Le choix m'appartient, il repose sur un vécu pédagogique personnel. Le discours échangé avec Garat me semble davantage relever des sciences actuellement appelées sciences humaines, psychologie incluse, que de sciences exactes. C'est un combat entre deux points de vue fondamentalement opposés. L'un est l'homme introduit dans les sphères du pouvoir, l'autre celui d'un homme introduit dans un monde dans lequel il tente de proposer sa certitude : Dieu existe.

S'il fut choisi, parmi d'autres, pour devenir « l'instituteur » du dauphin futur Louis XVII, là encore, ce devait être, toujours mon point de vue, plus pour des connaissances de type littéraires que scientifiques.

Des recherches de Saint-Martin en matière de sciences sont relatives à l'alchimie, ce qui est en rapport avec la métallurgie semble l'intéresser (à vérifier en parcourant les ouvrages).

Son traité « des nombres » ne peut être considéré comme un ouvrage de mathématiques scolaires, ni même comme l'œuvre d'un mathématicien. Les livres qui l'intéressent dans les matières scientifiques m'ont paru de bons ouvrages, biens faits pour « ouvrir la carrière » (à vérifier en lisant les ouvrages).

Son souci pour certaines déficiences m'interroge sur sa fréquentation de la surdité. Un tel intérêt relève rarement de la seule curiosité, un vécu s'y trouve nécessaire.

L'officier qui a en charge la formation de ses hommes, ou qui doit se former lui-même est intéressant à noter. Le lieutenant Saint-Martin continue à porter un intérêt, pratique, utilisable directement, aux métiers des armes. Il paraît même trouver intéressant de pratiquer l'utilisation, récréative, des temps morts de la vie militaire, mais l'homme du monde connaît cette nécessité.

Le père Claude de Saint-Martin appréciait certains jeux, le point de vue exprimé repose sur l'acte notarial de la succession paternelle de la propriété de Chandon.

Les ouvrages

127 Plans et statuts des établissements de Catherine II en Russie pour l'éducation de la jeunesse, traduction De Betzky, par Clerc. Amsterdam, M. M. Rey, 1776.

128 — Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge, par M. des Essartz. Paris 1760.

On s'interrogera sur cet intérêt. Est-il simplement lié à Rousseau et son Émile ? Nous connaissons la date d'édition 1760, nous n'en connaissons pas la date d'achat par Saint-Martin.

126 Émile, ou de l'éducation, par J. J. Rousseau, (Paris) 1762

178 Surdus loquens, seu methodus qua, qui surdus natus est, loqui discere possit, studio et industria Joa. Conradi Amman., 1692.

79 Lettre sur les Sourds et muets, (par Diderot) 1761

180 Institution des Sourds et muets par la voie des signes méthodiques (par l'abbé de l'Espée). Paris, 1776

181 La véritable manière d'instruire les Sourds et Muets, confirmée par l'expérience (par le même.) Paris, 1784 — On y a ajouté une table manuscrite des matières.

182 Essai sur l'éducation des Aveugles, par M. Haüy. Paris, imp. des aveugles, 1786.

Quels sont les liens de Saint-Martin avec la surdité et la déficience visuelle ? Son intérêt pour la musique avait-il rendu cet aspect de nos sens digne d'étude ? Connaissait-il les institutions ? Connaissait-il un enfant sourd ? Quelqu'un de sourd ? Quelque instituteur de la surdité ?

Voyons le portrait :

« 129

Le maréchal de Richelieu voulait me faire causer avec Voltaire qui mourut dans la quinzaine. Une autre personne dont j'ai oublié le nom voulait me faire causer avec Mr de Voyer qui mourut aussi dans la quinzaine. Je crois que j'aurais eu plus d'agrément et plus de succès auprès de Rousseau, mais je ne l'ai jamais vu. Quant au maréchal, j'ai eu plusieurs conférences avec lui, tant chez lui que chez la ci devant marquise de La Croix ; et je lui ai trouvé une judiciaire assez juste. Je pense même que s'il avait eu 20 ans de moins, nous aurions pu nous entretenir avec plus de fruits. Mais son âge et sa surdité étaient de trop puissants obstacles, et je l'ai laissé là.

« 237

On m'a dit un bien infini de Monsieur Archbold, médecin de Bordeaux qui est fort de la connaissance du comte Maxime de Puységur gendre du président Pichard, et de celle de Monsieur Vialet d'Aignan, et de l'abbé Sicard instituteur des sourds et muets en remplacement de l'abbé de L'Épée, ainsi que de Madame Crassons Jacquet de La Rochelle, qui m'a écrit une lettre des plus gracieuses sans que nous nous soyons jamais vus. Ce digne médecin paraît être toute âme, et je crois que j'aurais passé près de lui d'agréables moments, si j'avais eu le bonheur de le connaître personnellement et de pouvoir me rapprocher de lui. Peut-être ce penchant que je me sens pour lui tient-il à celui qu'il a la bonté d'avoir pour moi, puisque l'homme aime à être flatté ; mais **cela tient encore plus, j'ose l'affirmer, au désir de pouvoir donner jour à ce qui est en moi, que je sais pouvoir être utile à mes frères, et glorieux à Dieu, mais que je ne puis laisser sortir qu'avec ceux qui essayent au moins d'être un avec moi, et qui ne commencent pas par me massacrer avant de m'entendre.** »

« 316

Dans mes temps de liberté d'esprit, je me suis amusé à quelques ouvrages de gaieté que je n'aurais pu faire dans d'autres temps, et surtout à présent. Le ^{*4}

⁴ * Sic dans l'original manuscrit. (R. A.).

Le premier est intitulé *Le Crocodile*, c'est un poème épique en prose, excepté quelques vers par-ci par-là. Cet ouvrage a été fini à Petit-Bourg, comme il est noté à la fin ; mais il a grandement changé et augmenté depuis cette époque.

Le second est une tragédie dans le genre burlesque, et intitulé *La Conjuración des poudres*, sujet que j'ai pris dans l'histoire d'Angleterre, et que j'ai transporté à la Chine ; cet ouvrage n'a été que commencé, et de tout ce qu'il y en a eu de fait, c'est un monologue qui m'en a paru le plus gai ; mais la catastrophe !

Le troisième est un opéra, dans lequel j'ai eu soin que les sourds fussent aussi bien traités que ceux qui ne le sont pas, puisque cet opéra consiste dans un silence, un soupir, et puis *da capo*.

Avons-nous trouvé là un des ressorts de Saint-Martin ? Sa « machine » se mettrait-elle donc en fonction quand on lui montre de l'intérêt ? Ainsi va la vie, la considération que l'on nous porte donne parfois le goût de vivre ou de l'intérêt pour le vécu de ceux qui nous prennent en considération.

322. Cours de Mathématiques à l'usage de la marine, par Bézout. Paris, Musier, 1764.

323 Cours de Mathématiques à l'usage du corps de l'artillerie, par Bézout Paris, 1770

324 — Analyse démontrée, ou la méthode de résoudre les problèmes des mathématiques, par Reyneau. Paris, Quillau, 1736, Camus Paris,

325 Éléments d'arithmétique et de géométrie, 1753

326 L'Arithmétique en sa perfection selon l'usage des financiers et marchands, par F. Legendre. Paris, 1774.

327 L'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la banque et à la finance, par J. Cl. Ouvrier Delille. Paris, 1794

328 — Calcul des rentes viagères sur une ou plusieurs têtes, par de Saint-Cyran. Paris Cellot, 1779

329 Éléments d'algèbre, par Clairaut. Paris, David, 1749

330 Éléments d'Euclide, de Dechalles, démontrés par Ozanam, et publiés par Audierne. Paris, 1746

331 Éléments de géométrie, avec notes par Adrien-Marie Legendre. Paris, F. Didot, 1794

332 Pratique de la géométrie sur le papier et sur le terrain, par Séb. Leclerc. Paris, Jombert, 1582

« Portrait : 91

Rousseau disait qu'une opération d'algèbre était pour lui comme de jouer un air avec une serinette. Je dis moi que la science géométrique tout entière, est à l'égard des hautes vérités, ce que sont en musique, les instruments à touche à l'égard de la voix humaine. On ne peut pas jouer faux avec ces instruments, mais aussi on ne peut pas leur donner la vie et l'expression de l'organe naturel. Il en est de même des sciences mathématiques. Elles tiennent forcément l'esprit dans des mesures justes, mais elles ne lui laissent pas les élans de sa nature divine, libre, et qui aime à se perdre dans l'infini. En un mot les mathématiques quoique ravissantes et infiniment utiles ne doivent être qu'un des échelons de l'esprit, et ne peuvent pas être son poste. »

Des éléments repris ici seront utiles à l'officier, comme à celui qui gère ses biens, ils n'ont d'autre aspect pédagogique que de la nécessité de s'informer et de rester « à niveau ». Toutefois, dans le cadre des activités pédagogiques générales, ils peuvent prendre sens. Pour l'affirmation, encore faudrait-il que la comparaison soit juste. Les mathématiques « scolaires » débouchent sur des domaines utiles ou dangereux pour l'humanité.

Les nombres de Saint-Martin, pour particulièrement intéressants qu'ils soient ont plus souvent débouché les flacons de l'orgueil qu'une bouteille d'élixir de sagesse. La voix des hommes comparée aux instruments, création humaine, voilà bien de l'humour. La voix et l'instrument savent se rejoindre. Quel est donc le point de rencontre entre les nombres et les mathématiques ?

Art Gymnastique, et Traités des Jeux d'exercice et de divertissement.

480 École de cavalerie, par de la Guerinière. Paris, 1764

481 Instruction pour apprendre les cavaliers, à monter et à descendre de cheval (pour l'exercice de la cavalerie), Manuscrit.

482 Traité sur la cavalerie, par le Comte Drummond de Melfort. Paris, Desprez 1776.

483 L'art des armes, ou la manière de se servir de l'épée, par G. Danet. Paris, Jombert, 1766

484 Lettres sur la danse et sur les ballets par Noverre. Lyon, Deletroche, 1760.

485 Académie universelle des jeux. Paris, Saugrain, 1768, 2.

486 Méthode pour apprendre sans maître le jeu de trictrac. Paris, Giffart, 1756

487 Les stratagèmes des échecs. Paris, Kœnig, an 10,

L'ouvrage « 483 l'art des armes, ou la manière de se servir de l'épée, par G. Danet. Paris, Jombert, 1766 » m'interpelle sur la nature « intellectuelle » de Saint-Martin. J'ai la sensation qu'il était contraint de passer par l'étude livresque pour comprendre les choses de la vie !

Introduction à l'étude des Belles-Lettres.

498 De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, par Rollin. Paris, veuve Étienne, 1740

Dans le portrait, on peut lire :

« 164

Étant encore tout jeune je disais à ma belle-mère : Vous entendrez parler de moi sans que je puisse vous dire encore dans quel genre ce sera. Elle me rappela ces paroles-là lorsqu'en 1791, l'Assemblée nationale fit une liste de ceux parmi lesquels on choisirait un gouverneur au prince royal, et que je me trouvai je ne sais comment sur cette liste ; car assurément je ne l'avais pas cherché, et cette idée n'avait pu venir qu'à quelqu'un qui ignorait combien j'étais peu propre à une pareille place.

Je note le décalage entre les livres possédés, et le fait qu'il se décrète « peu propre à une pareille place ».

Revoyons notre portrait :

« 252

« Vers l'année 1779 ou 80, les Montbarey à la sollicitation de Madame de L. C. voulaient me faire un sort honoraire par des moyens très légitimes que, selon ce qu'on leur avait dit, le ministère pouvait leur fournir. Je ne m'en souciai point, tant j'ai eu d'indifférence pour la fortune. Alors ils imaginèrent de me placer comme gouverneur auprès du jeune prince Henri de Nassau-Sarbrich qui, malgré sa grande disproportion d'âge, avait épousé leur fille. Je ne refusai pas tout à fait, prévoyant là un moyen honnête de me faire un sort, et encore plus celui de pouvoir exercer les facultés de mon cœur et de mon esprit. Le Nassau père me donne un rendez-vous chez lui pour traiter la chose ; j'y vais à l'heure dite ; on me fait attendre, et puis on me fait dire que le prince est bien fâché de ne pouvoir me recevoir, mais qu'il est occupé. Je m'en vais, je n'y retourne plus, et je n'en ai pas entendu parler depuis. »

499 Principes généraux de la langue grecque, par Levoi. Paris, Brocas, 1783.

= Les principaux idiotismes de la langue grecque, avec les ellipses (qu'ils renferment, par Furgault. Paris, Nyon, j. 1784.

500 Lexicon Manuale Graeco-Latinum, & Latino-Graecum. Primo concinnatum, Terque editum. Hac Sexta Editione Vocabulorum octo quasi millibus locupletatum, plurimisque praeterae in locis auctum, & adornatum, prout ex Praefatione constat. Studio atque opera Josephi Hill. Ad Calem adjecta sunt Sententiae Graeco-Latine, Cornelio Schrevelio, edit Jos. Hill. Londini, Bowyer, 1725

501 Lexicon vocum plato nicarum, graecé et latin cum animadv. Dav. Ruhnkenii. Lugd. Batavor. S. Luchtman et filii, 1754.

502 — Abrégé de la grammaire grecque par Furgault. Paris, Lyon. 1789.

503 Les Analogies de la langue latine, par de l'Œuvre. Paris, Cl. Thiboust, 1698

504 Cours de langue latine (contenant pour la poésie Virgile, pour la prose César) avec les versions interlinéaires, par Luneau de Boisgermain. Paris, 1787

Grammaires et Dictionnaires des langues française, italienne, anglaise et allemande.

505 Traité de la grammaire française, par Régnier Desmarais. Paris, Coignard, 1705

606 Grammaire générale et raisonnée, par MM. de Port-Royal (Cl. Lancelot et Ant. Arnauld) avec remarques de Duclos. Paris, 1766. = Réflexions sur l'art de parler, par l'abbé Fromont, 1768

607 — Dictionnaire de la langue française, par Pierre Richelet, 1762

508 — Dictionnaire français et latin dit de Trévoux, dernière édition Paris, les Associés, 1771.

509 Dictionnaire français et latin, par J. Joubert, Lyon. Declaustre, 1761.

510 Dictionnaire français-latin, latin-français par Lallemant. Paris, Barbou, 1791

511 Dictionnaire de l'Académie française. Paris, Brunet, 1762

512 Synonymes français, leurs différentes significations et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse, par l'abbé Girard, publiés par Beauzée. Paris, Le Breton, 1769

513 — Traité de l'orthographe française (par le Roy) en forme de dictionnaire, par Restaut. Poitiers, 1786

514. Manuel lexique, ou Dictionnaire des mots français, dont la signification n'est pas familière (par l'abbé Prévost). Paris, 1766

- 515 — Dictionnaire néologique (par l'abbé Desfontaines), 1750 v. m.
 516 Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial, par Ph. J. Le Roux., Z Chastelain, 1750
 517 = Le même. 1760.
 518 Dictionnaire languedocien français (par l'abbé de Sauvage). Nismes, 1785
 519 Dictionnaire français-italien, italien-français, par Fr. Albert. In Nizza, 1780
 520 Boyers Royal dictionary, Abridged French and English. = English and French, by J. C. Prieur. London, 1777.
 521 Grammaire allemande méthodique et raisonnée, par Gottsched. Strasbourg, 1776.
- 881 Collection des classiques français imprimés pour l'éducation du Dauphin. Paris, Didot, a. 1783, et années suivantes Œuvres de Boileau-Despréaux, 1786.
 Discours sur l'Histoire universelle, par Bossuet, 1784
 Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par de Fénelon, 1783
 Fables de la Fontaine, 1788
 Petit Carême de Massillon, 1789
 Œuvres de Racine, 1784
 Odes, Cantate, Épitres et Poésies de J. B. Rousseau, 1790
 La Henriade de Voltaire avec les variantes
 Œuvre de J. B. Poquelin de Molière, 1792
- 885 Essais sur l'histoire des belles-lettres, des sciences et des arts, par Juvenel de Carlenca. Lyon, Duplain, 1744

*Cette liste de dictionnaires, grammaires, etc. ne me convaincra pas d'avoir raison de les placer en pédagogie. Elles sont pourtant utiles à celui qui, chaque jour, a besoin de progresser dans la connaissance de sa propre langue, et qui s'exerce à produire un message aussi pertinent qu'il le peut.
 Qui pourrait prétendre à pouvoir se dispenser des références d'une communauté s'il veut communiquer des idées d'une réelle qualité dans cette communauté ?*

Portrait

« 827

La société du monde en général m'a paru comme un théâtre où il faut continuellement passer son temps à jouer son rôle, et où il n'y a jamais un seul moment pour l'apprendre. La société de la sagesse au contraire, est une école où l'on passe continuellement son temps à apprendre son rôle, et où l'on attend pour le jouer que la toile soit levée, c'est-à-dire, que le voile de cet univers ait disparu.

UNE CONVERSATION AVEC SAINT-MARTIN, SUR LES SPECTACLES⁵ (1).

— Vous n'allez plus, dites-vous, au spectacle ?

Saint-Martin. — il y a quinze ans que je n'y ai été.

— Ce genre de plaisir n'a sans doute plus pour vous le même attrait ?

Saint-Martin. — La représentation de certains drames est un des plaisirs que j'ai aimés et que j'aime encore avec plus de passion.

— J'entends, vos principes de morale condamnent le théâtre.

[338]

Saint-Martin. — Les productions dramatiques dont je me promets tant de jouissance ne sont point celles dont la représentation me paraîtrait digne de censure. Car la jouissance qu'elles me feraient goûter ne pourrait naître que de l'émotion attachée au spectacle d'une action vertueuse mise sur la scène, et à cette sympathie délicieuse qui me fait partager ce sentiment avec tous les spectateurs d'une manière aussi unanime que spontanée.

— C'est donc le défaut de loisir qui vous a empêché de goûter une jouissance à laquelle vous attachez tant de prix.

Saint-Martin. — Bien moins encore ; depuis ces quinze ans, je me suis mis bien souvent en route pour le spectacle.

— Et qui vous a arrêté en route ?

Saint-Martin. — Je ne puis vous le dire.

— J'attacherais beaucoup de prix à connaître toute votre pensée sur ce sujet. Y a-t-il là quelque mystère de nombre, de crocodile ? Faut-il être initié pour vous dérober votre secret ? N'est-ce pas assez d'être votre ami ?

Saint-Martin. — Il n'y a point ici de mystère ni d'initiation ; mais si je vous disais la cause qui m'a arrêté en mon chemin, vous me croiriez meilleur que je ne suis.

— Eh bien ! Je vous promets de ne vous [339] croire qu'aussi bon que vous l'êtes réellement. Maintenant vous n'avez plus de prétexte. Satisfaites ma curiosité.

Saint-Martin. — Je vous le dirai donc maintenant, mais par une raison toute contraire, afin que vous ne croyiez pas la chose plus importante et plus digne de votre attention qu'elle ne l'est. Rien n'est plus simple. Je suis donc souvent parti de chez moi pour aller aux Français, et peut-être encore à quelque autre spectacle. Chemin faisant je doublais le pas, j'éprouvais une vive agitation, par une jouissance anticipée du plaisir que j'allais goûter. Bientôt cependant je m'interrogeais moi-même sur la nature des impressions dont je me sentais si puissamment dominé. Je puis vous le dire, je ne trouvais en moi que l'attente de ce transport enivrant qui m'avait saisi autrefois, lorsque les plus sublimes sentiments de la vertu, exprimés dans la langue de Corneille et de Racine, excitaient les applaudissements universels. Alors une réflexion me venait incontinent. Je vais payer, me disais-je, le plaisir d'admirer une simple image, ou plutôt une ombre de la vertu. Avec la même somme...

— Continuez, de grâce, cher Saint-Martin.

Saint-Martin. — Eh bien, avec la même somme, je puis atteindre à la réalité de cette image, je peux faire une bonne action au lieu [340] de la voir retracée dans une représentation fugitive...

— Achevez, je vous devine.

⁵ 1 Cette conversation de M. J. M. D. avec le philosophe inconnu, nous a paru fournir un supplément intéressant à l'article qui précède. Elle fait connaître M. de Saint-Martin sous un jour très favorable, et forme un contraste très piquant avec le dialogue de M. T. et de ce même philosophe sur la puissance des nombres. C'est une nouvelle preuve que les égarements ou l'exaltation de l'esprit peuvent se trouver réunis avec la bonté du cœur et la pratique des vertus. (N. des R.)

Saint-Martin. — Je n'ai jamais résisté à cette idée. Je suis monté chez quelque malheureux que je connaissais, j'y ai laissé la valeur de mon billet de parterre, j'ai goûté tout ce que je me promettais au spectacle, bien plus encore, et suis rentré chez moi sans regret.

J. M. D.



Père-Lachaise tombe de M. de Gérando

Saint-Martin gestionnaire et la charitas

Après avoir lu l'histoire publiée par le baron de Gérando d'une rencontre avec Saint-Martin et du don du prix d'une place au théâtre pour « les pauvres », ou quelques « pensées », il paraît difficile d'imaginer que Saint-Martin n'ait jamais pu s'intéresser aux « sous », à l'argent...

Est-ce bien exact ?

Nous fréquentons certains individus persuadés que tout leur est dû, sans effort de leur part ; qu'il y aura toujours un sot pour les entretenir dans « la prière », ou dans leur méditation, longue, très longue, trop longue et trop sérieuse pour se permettre d'en détourner une seconde pour la consacrer à l'acquisition d'un travail. La prière mérite certains efforts quand elle crée des points de lumière spirituelle sur cette planète.

Notre excellent Saint-Martin n'aurait-il jamais compté ses biens matériels ?

D'autres imaginent volontiers que Saint-Martin vivait de prières et en se faisant pique-assiette ou courtisan de quelques amis ou de quelques grands qui eux devaient entretenir le grand homme comme nous devrions entretenir leur grande nature et leur belle âme, en oraison !

Saint-Martin fut-il, un jour « près de ses sous », selon l'expression si amusante, mais si naturelle ?

Il m'est arrivé de croiser une charmante dame persuadée que les nourritures terrestres étaient anormales pour des initiés...

Saint-Martin mangeait-il ?

Il m'est aussi arrivé de croiser des personnes qui savaient aller au restaurant avec l'argent prêté par « un frère » pour assurer « les nourritures des enfants », et trouvaient anormal « qu'entre frères », il soit possible de réclamer l'argent prêté. Il est bien vrai que tout prêt indique l'absence totale du « besoin » de cet argent, jamais que l'on puisse se priver soi pour aider l'autre !

Saint-Martin aurait-il prêté quelque argent à quelque ami, et si oui, l'aurait-il réclamé ?

Ainsi va la vie, si belle, des initiés !

Les grands hommes qui sont des hommes me paraissent plus sympathiques que les hommes dont certains exigent que nous en fassions des divinités.

« 202

Il y a plusieurs probabilités que ma destinée ait été de me faire des rentes en âmes ; si Dieu permet que cette destinée s'accomplisse, je ne me plaindrai pas de ma fortune, car cette richesse-là en vaut bien d'autres.

« 208

Je me suis trouvé plus de facultés pour travailler à l'œuvre générale, que pour me concentrer dans l'œuvre particulière. Cette œuvre particulière est celle d'un propriétaire qui cultive soigneusement son jardin, et cherche à l'orner de tout ce qu'il y a de beau et de curieux. L'œuvre générale est celle du grenadier qui défend l'État, et travaille à la gloire de l'empire entier. Ce grenadier ne songe pas à lui, et est dispensé de tout soin particulier pour son entretien, et pour les choses de la vie ; il se livre tout à fait au salut de ses concitoyens. Cette image peut aisément faire comprendre ma pensée. Aussi je ne me trouve en rapport qu'avec ceux qui s'occupent de cette œuvre générale ; je ne sais presque rien dire à ceux *qui* en sont encore à défricher leur propre terrain ; et l'expérience que j'en ai faite vient à l'appui. Ceux qui sont dans l'œuvre générale, me font toujours sortir quelque chose de neuf, ceux qui sont au particulier, et surtout au figuratif me ferment tellement, qu'ils me font tout rentrer, et que je suis absolument stérile auprès d'eux.

« 383

Quand je me répands un peu parmi les hommes et que je vois à quel point ils sont ensevelis, soit dans leurs occupations temporelles, soit dans leurs fausses cupidités, je ne puis m'empêcher de rendre grâces à mon Dieu, car je ne puis m'empêcher de sentir combien il m'a environné de ses préservatifs et de son amour ; au point que je ne puis douter qu'il ne m'ait placé dans ce monde comme dans une atmosphère à part du monde ; je ne puis m'empêcher par conséquent d'avoir une vive confiance que son amour et sa vigilance confineront à m'accompagner jusqu'à la fin de ma carrière, comme ils l'ont fait depuis qu'elle est commencée. Heureux si j'eusse répondu plus fidèlement aux insignes faveurs dont il m'a comblé, au lieu de murmurer quelquefois comme cela m'est arrivé, et d'aller jusqu'à dire à Dieu : Seigneur, vous jouerez à coup sûr avec moi si vous m'abandonnez à moi seul, et que vous me laissiez sans réaction de la part des hommes, sans attraction de la vôtre, sans action de la mienne, et qu'avec cela je sois exposé temporellement à toutes les contractions. Une seule impression de ma divine atmosphère devrait étouffer pour la vie de semblables murmures, car elle me montre, ce que j'ai dit mille fois, savoir que Dieu veut être seul à se charger de mes affaires, et que je ne peux rien faire de mieux que de les lui abandonner toutes entre les mains. J'ai fait cette observation à l'audience du juge de paix La Brosse à Amboise le 18 mai 1793, où j'entendis plaider un procès d'un écu pour des arbres.

« 473

J'ai eu un bel exemple de l'instabilité des choses de ce monde lorsqu'étant à Amboise je voyais vendre à la citadelle et à Chanteloup tout ce superbe mobilier qui selon la loi de la Révolution était devenu propriété nationale. J'en avais vu faire autant à Paris rue du Faubourg Saint-Honoré n° 66. Je n'avais pas besoin de ces leçons-là pour être sûr que si la roue de la nature ne fait que tourner, à plus forte raison doit-il en être de même de la roue des ouvrages de l'homme. Mais cependant ces petites preuves matérielles de temps à autre ne nuisent point. D'ailleurs moi qui vais

toujours cueillant les plantes qui se rencontrent, j'ai été affligé de voir la puérile ardeur de tant de gens à accumuler toutes ces babioles pour les laisser là le lendemain ou par la mort, ou par le dégoût.

« 632

Quoique ma fortune souffre beaucoup de la Révolution, je n'en persiste pas moins dans mon opinion sur les propriétés ; j'y peux comprendre, particulièrement les rentes. Rien n'est plus éloigné de la racine que cet usage abusif du signe représentatif de la propriété ; aussi je le trouve bien plus faux que la propriété même. Tous nos profits, tous nos revenus devraient être le fruit de notre travail, et de nos talents ; et ce renversement des fortunes opéré par notre Révolution nous rapproche de cet état naturel et vrai en forçant tant de monde à mettre en activité leur savoir-faire et leur industrie. »

Ainsi donc, mes excellents adelphe, vous auriez tout à fait raison, de ne rien faire, de vous laisser entretenir, comme notre excellent Saint-Martin, soit aux frais de vos héritages, soit à la sueur de vos adelphe, moins avancés que vous, tout oraison que vous êtes, et donc destinés à être nourris pour vous permettre une totale réintégration. Vos inférieurs, eux, devront se satisfaire d'attendre une prochaine réincarnation, ou de cette société si peu préoccupée de spiritualité.

Pourtant...

« 912

Le 11 messidor, 30 juin 1798, je suis allé avec quelques amis voir mon acquisition de prés nationaux à Bléré qui m'était tout à fait inconnu. J'y ai vu à tous les pas des preuves de la mauvaise foi et de la cupidité. J'y ai vu en même temps des preuves du pouvoir soutenu de cette paire de ciseaux qui était placée à côté de moi depuis ma naissance, et qui n'a cessé de tondre tous les avantages temporels qui se sont présentés à moi dans ce monde. Nous dinâmes chez le c. Chaillou qui est un très honnête et très aimable homme. »

Notre bon maitre serait donc l'un de ces spéculateurs qui achetaient des biens nationaux, sans même les voir, pour les revendre peu après, ou pour les louer puisque le « pré » est l'un des biens fonciers les plus rentables au 18^e siècle !

« 913

Les affaires nationales me retranchent six-mille livres de rentes sur ma fortune. Loin d'en être fâché pour mon compte, j'en remercie la Providence, parce que je n'aurais su que faire de tant de bien, ou que cela eut pu me tenir détaché des hommes sans me tenir détaché de la terre. »

La formule est bien belle. Notons que si les affaires nationales lui retranchent six-mille livres de rente, il avait la possibilité d'acheter des prés. Certains le jugeront encore pauvre hère.

La date n'est pas précisée, mais la pensée précédente notait le mois de juin 1798. Pour sembler n'être pas plus affecté, est-il si démuni ou si peu démuni. Quel était donc le sort du peuple en 1798 ?

Saint-Martin a hérité des biens familiaux à la mort de son père en 1793. L'écuyer Claude de Saint-Martin, le père, a laissé des biens qui sur la seule « résidence secondaire de Chandon » sont d'importance ! Il suffit pour s'en convaincre de lire l'acte notarié ou pour les habitants de la région de passer devant la propriété qui existe toujours.

« 415

J'ai eu une jouissance pendant mon séjour à Amboise en 1793 de laquelle j'espère retirer des fruits durables. Il s'agit d'une somme de 1250 (livres)* sur laquelle je ne me permettrai pas de m'expliquer plus clairement ; tout ce que je puis dire c'est que mon homme intérieur s'en est trouvé bien plus à son aise. »

Ainsi donc, les investissements peuvent produire !

« 444

Il m'est arrivé, je ne sais plus dans quelle année de recevoir d'un Savoyard à Paris une leçon qui me fut utile, et que je note ici pour cause. Je venais de toucher un paiement, je ne me rappelle plus chez quel banquier. Il me sembla qu'on m'avait donné douze livres de trop. Je ne m'arrêtai point assez à cette idée pour m'assurer du fait, peut-être même fus-je retenu par la secrète et coupable satisfaction de ce médiocre objet de cupidité. En sortant de chez le banquier, je me fais nettoyer mes souliers par un décrotteur, et en le payant je lui donne par distraction un deux sols collé au gros sol que je lui avais destiné. Le Savoyard détache le deux sols et court après moi pour me le rendre. Je fus frappé jusqu'au vif de son procédé, et rougissant de honte de ce qu'il était mille fois plus honnête que moi, je lui laisse son deux sols, et je retourne sur-le-champ rendre au banquier les 12 livres que je croyais avoir de trop. »

Certes tous les banquiers sont des voleurs, et qu'est-ce que 12 livres pour « l'employé de banque » qui a pu faire une erreur... il faut donc une leçon de savoir-vivre à notre excellent maitre pour que l'honnêteté le domine ?

Pour qu'il y ait une erreur de 12 livres, quel pouvait bien être le montant du paiement ?

Notre excellent vénérable maitre semble, lui aussi, avoir besoin de se fournir une belle image de lui-même. Ainsi va la vie, ainsi les hommes sont nos frères, qui nous ressemblent tant !

« 736

Un jour en traversant le pont de Louis XVI, je vis un petit décrotteur voler une buche dans une charretée de bois qui passait. Moitié occupé de mes idées qui me suivent partout, moitié tiédeur, je ne dis rien à ce petit voleur quoique je fusse indigné de son action. Tout le reste de la journée, je fus tourmenté de regret de ne m'être pas montré plus zélé pour la justice, et je me peignis les suites que tout ceci pouvait avoir pour cette jeune âme. Je retournai le lendemain sur les lieux pour réparer mes torts et faire une semonce à l'enfant ; je ne le trouvai plus. Je fis alors de mon mieux une prière dans l'endroit, et je suppliai la Providence de préserver à l'avenir ce malheureux, et de purifier ce lieu des fausses influences que son crime y avait attirées. En me retirant, je me sentis en paix pour mon compte ; malgré cela je ne le suis pas pour celui du coupable et son sort m'afflige. »

Comme il est honnête !

« 737

Il me restait quelques scrupules sur les paiements que j'avais faits à Monsieur le Clere rue Saint-Martin pour l'impression de mon Association humaine. J'allai plusieurs fois chez lui pour les lever ; je ne trouvais chaque fois que son commis qui lui en parla, et à qui il assura que je ne lui devais plus rien. Il m'est resté néanmoins une persuasion qu'il se trompait, et cette idée m'agite encore quelquefois, quoiqu'il ne s'agit que de quelques bagatelles relatives seulement au prix du brochage. »

« 358

On a bien souvent caressé mon esprit, et les intelligences qu'il recevait, sans que l'on fût fort difficile sur les vertus et la renaissance intérieure d'où cependant tout doit partir ; aujourd'hui on me fait payer ces prédilections démesurées, et l'on laisse mon esprit dans un tel dénuement qu'il n'a pour ainsi dire d'autre ressource que de s'écharper pour suffire aux circonstances et faire face à tous les postes ; car je ne suis entouré que de gens qui se jugent eux-mêmes, et puis qui voudraient me persuader que ce n'est pas leur faute s'ils ne peuvent pas vivre. Ceux qui n'ont pas de moyens naturels je ne leur fais pas un si grand crime d'avoir peu de volonté, parce que c'est le désir qui engendre cette volonté, mais ceux qui n'ont pas de volonté, et qui cependant ont des moyens, voilà ceux qui m'affligent véritablement. À Amboise ce 7 mars 1793, jour où j'ai donné 270 # (*livres tournois ?*) à la nation pour l'équipement des soldats que l'on recrute aujourd'hui par toute la République au nombre de 300 000. »

Notre Vénéré Saint-Martin aurait-il regret de payer l'impôt qu'il peut payer pour que la nation puisse entretenir son armée ? Et plus ne constatera-t-il pas la cherté du pain ?

« 1044

Au mois de floréal an 10, j'ai vu ma sœur à Tours que j'ai trouvée fort bien portante. Vers ce même temps, il y a eu des registres ouverts pour faire Bonaparte 1er Consul à vie. Vers ce même temps c'est-à-dire le 16 mai 1802, il y a eu une gelée terrible et universelle qui a perdu toutes les vignes dans toute la France, et qui a un peu nui aux votes parmi les gens de mon canton, parce que le pain y était à un prix exorbitant. »

Il sut pourtant mentir, d'un pauvre mensonge, pour ne pas payer un bol de lait. La fierté d'un homme vaudrait bien un petit mensonge ?

Il arrive à certains trésoriers de groupe de s'étonner que des adelpes leur remettent un chèque non approvisionné pour faire « comme les autres » au moment de payer les cotisations, ils peuvent pourtant ainsi s'en référer à notre Vénéré Saint-Martin.

« 184

J'ai eu beaucoup d'agréments dans la famille Burdin à Tours. On m'y a comblé de bontés et d'amitié. Le père était un homme qui avait beaucoup de lecture et de connaissance, mais nullement dans le genre qui m'a dominé. Les désastres arrivés dans leur maison par les dérangements du fils aîné m'ont porté un coup mortel en m'enlevant une société précieuse

pour moi. La fille Mademoiselle de La Mardelle était un modèle de bonne éducation, et d'amabilité. Je n'oublierai jamais qu'étant chez elle à Reugny avec sa sœur, son mari et quelques autres, on fit une partie de promenade à cheval, où il lui échappa un mot qui amusa beaucoup la compagnie ; que de là nous allâmes pour prendre du lait dans une ferme voisine, et que quoique j'aimasse prodigieusement le lait, je refusai d'en prendre, et je mentis en disant que je ne l'aimais pas, le tout, parce que je m'aperçus que je n'avais pas le sol dans ma poche, et que je croyais que c'était à moi de payer. »

Importerait-il d'avoir ou non de l'argent ?

« 85

Il y a environ vingt-cinq ans que Mademoiselle Guimard fut très louée dans Paris pour avoir fait quelques sacrifices pécuniaires en faveur des pauvres. J'en entendis surtout faire des éloges pompeux chez Monsieur de Zurlauben, colonel du régiment des Gardes suisses ; j'en fus révolté, et je ne pus m'empêcher de dire qu'il fallait que l'argent fût une chose d'un bien grand prix aux yeux des hommes, puisqu'ils célébraient si fort ceux qui avaient le courage de s'en défaire. »

« 108

Les avares sont des voleurs. Il n'y a qu'à voir comment l'Écriture les traite. Je l'ai peut-être été quelquefois ; mais je n'ai jamais été cupide, et j'ai même éprouvé par expérience que l'argent ne me faisait jamais plus de plaisir que quand je le donnais. Aussi n'ai-je jamais reçu un liard de qui que ce soit sur la terre, si ce n'est de mon père ; encore lui ai-je parfois renvoyé de ses lettres de change quand je croyais n'en avoir pas besoin, ce qui l'étonnait au dernier point. (Mon Suisse.) »

Saint-Martin se dit avare, mais point cupide, et il affirme qu'il avait du plaisir à « donner son argent »...

A qui ? Pour quel usage ?

« 582 (argent)

J'aurais pu dire de l'intérêt, ce que j'ai dit de l'humilité n° 279. Je n'ai aucune cupidité des biens de ce monde, mais mon désintéressement repose un peu sur ma paresse, et beaucoup sur le besoin que j'ai de me soustraire à toute occupation étrangère à mon grand objet. Par la même raison, sans être attaché à l'argent, je ne suis cependant pas généreux à toute minute. Il me faut revenir de l'autre monde pour me mettre en mesure dans celui-ci avec les circonstances qui s'y rencontrent d'exercer sa générosité. Quand ce travail est fait, mon âme goute un vrai délice à donner. Avant ce travail elle éprouve une lenteur, que l'on pourrait quelquefois prendre pour de l'avarice, et ce n'est rien de cela. Voyez 108. »

« 478

Pendant la Révolution de France, me trouvant à Amboise qui est mon lieu natal et ma commune domiciliaire, je me rendis comme les autres avec les citoyens de ma compagnie dans les bois de Chanteloup au mois thermidor l'an deux de la République pour y travailler à couper, porter,

et bruler de la bruyère dont les cendres sont employées à faire de la poudre à tirer. Pendant le repas j'allai me reposer à l'écart au pied d'un arbre et là je ne pus m'empêcher de réfléchir à la bizarrerie des destins de l'homme en ce bas monde ; en me voyant par l'effet de la Révolution isolé de tous les rapports que j'ai dans l'Europe par mes objets d'étude, et de toutes les personnes qui me font l'amitié de désirer ma présence, et forcé au contraire à venir passer mon temps à travailler de mes bras au milieu d'une forêt pour concourir à l'avancement de la Révolution. Je l'ai fait néanmoins avec plaisir parce que le mobile secret et le terme de cette Révolution se lient avec mes idées et me comblent d'avance d'une satisfaction inconnue à ceux mêmes qui se montrent les plus ardents. Cela n'empêche pas qu'il me venait quelquefois sur le terrain pendant mon travail quelques réflexions par rapport au *blut*. Car je me suis jeté là dans les possibles et par conséquent dans les incertitudes, ce qui fait que je ne puis plus rien affirmer. Au reste les simples contributions me mettent dans le même cas. J'ai su depuis que les cendres étaient encore là. »

« 599

Au commencement de l'an 4, mon ami Kirchberger sachant la rareté du numéraire en France, et la difficulté d'y avoir le nécessaire, même avec des assignats m'envoya de Berne où est sa résidence, dix louis en or. C'est le premier argent, autre que le mien propre qui soit entré dans mes mains, malgré la détresse où je me suis souvent trouvé. Mon premier mouvement fut de le lui renvoyer sur-le-champ, d'autant que je n'en avais pas besoin, un de mes fermiers m'ayant donné la veille quelque numéraire en paiement. La fierté de Rousseau qui a été aussi son ami me vint à l'esprit. Mais j'y vis aussi une contradiction ; c'est que s'il prêche tant la bienfaisance, il faut donc ne pas l'arrêter dans son cours, et il faut lui laisser le prix de ses œuvres. Cette idée m'a retenu. Un mouvement plus délicat que le premier, quoique moins éclatant m'a fait sentir qu'il fallait laisser à mon ami le doux plaisir d'avoir suivi son honnête impulsion, et de l'avoir conduite à son terme. J'ai donc gardé la somme uniquement pour lui, et non pour moi, car je n'y toucherai pas ; je lui en ai envoyé un récépissé pour sa sûreté ; et je lui remettrai son argent à sa première réquisition, si toutes fois je ne le lui porte pas moi-même, au premier moment que nos affaires politiques et de finances m'en laisseront la facilité. Je lui ai envoyé en même temps ma figure peinte par mon petit cousin Tournier. Peu de temps après, il m'a aussi fait cadeau de son portrait. »

Il est pourtant bien vrai qu'il sera plus agréable de se passer d'argent quand le ventre n'est pas vide, que les poches résonnent de quelques sols ou livres. Quand l'argent tombe « du ciel » par la sueur d'un fermier qui paie sa « ferme » à terme, la vie est belle !

Traité généraux d'agriculture et économie rustique.

Pouvons-nous voir là un intérêt bien normal pour le monde qui l'entoure ?

Le propriétaire qui a des fermiers qui lui paient ses rentes peut-il se dispenser parfois de sembler connaître les problèmes et les difficultés que ses fermiers expriment ?

Peut-on se dispenser de tenter de placer quelque argent quand c'est possible ?

Peut-on imaginer que les livres étaient de beaux livres que Saint-Martin ne lisait pas ou peu ?

Quel intérêt alors de n'en voir que le dos et quelques lettres dorées ?

Dans la liste de livres du catalogue, j'ai choisi quelques livres qui me semblent avoir une vraie relation avec une saine gestion des affaires.

Saint-Martin gestionnaire ? Il semble qu'il ne se dispensait pas de gérer ou de faire gérer ses affaires.

224 — Dictionnaire universel d'agriculture, de jardinage, etc. par Liger (publié par de la Chesnaye Desbois.) Paris, 1751

225 — Dictionnaire des Jardiniers, traduction de l'anglais de Ph. Miller (par MM. Chazelles et Holandre.) Paris, Guillot, 1786

226 L'Agronome, dictionnaire portatif du cultivateur (par Alletz.) Paris, Nyon, 1764

227 Manuel d'agriculture pour le laboureur, pour le propriétaire et pour le gouvernement, par de la Salle de l'Étang. Paris, Lottin, 1764

228 — Lettre sur la différence qui se trouve entre la grande et la petite culture (par Paricelli) et réponse par Dupont, Soissons, 1764.

= De l'administration des chemins, par Dupont, 1767.

= Cherté des grains (par Abeille) 1768.

= De l'utilité de l'exportation, par de Cazaux.

229 Philosophie rurale (par Quesnay.) 1763.

230 Éléments de la philosophie rurale (par le Marquis de Mirabeau.) La Haye. (Paris.), 1767

231 I Veri mezzi di tender felici le societa, per l'agricoltura, (di Ferd. Paoletti.) Firenze, 1772.

232 Saggi di agricultura

= l'arte di fare il vino, (di Ferd. Paoletti) In Firenze, Cambiagi, 1776.

233 Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société d'Agriculture de Paris, trimestre d'été 1786, à trimestre d'hiver 1786.

234 Observations sur plusieurs maladies des bestiaux, par M. Tessier. Paris, Barrois, 1782

235 Art de faire éclore les oiseaux domestiques, par de Réaumur. Paris, L. R. 1751 »

Traité des arbres, des plantes, des champignons, des fleurs, et de leur culture.

247 Traité des arbres et arbustes, par Duhamel Dumonceau. Paris, de Latour, 1766

248 — de l'exploitation des bois, par le même. Paris, de Latour, 1764

249 Des semis et plantations des arbres et de leur culture, par le même. Paris, 1760

250 — Du transport, de la conservation et de la force des bois, par le même. Paris, Desaint 1767

251 Traité des arbres fruitiers, contenant leur figure, leur description, leur culture, etc. par le même. Paris, Saillant, 1768 »

« 688

J'ai extrêmement négligé ma maison de Chandon pendant mon séjour à Amboise depuis la clôture des Écoles normales ; je n'y allais presque point. Je préférais de rester en ville ; non pas que je ne sois un être d'habitude et que je n'eusse passé, utilement pour moi, mon terras à la campagne, quoique cependant une solitude absolue me soit peu favorable, mais c'est que je trouvais toujours en ville quelques coups de pioche à donner dans de bonnes âmes, et que ce genre de travail m'attiraie encore plus que celui qui ne m'est que personnel. D'ailleurs j'ai trouvé tant de fausseté dans les gens de campagne qui m'environnaient que je les ai fuis tant que j'ai pu, surtout depuis un certain jour qu'on m'avait volé des poires dans mon jardin, et qu'en voulant éclaircir la chose je vis que j'avais affaire à des gens qui ne pouvaient pas ouvrir la bouche qu'il n'en sortît un mensonge. »

Qui aime se faire voler quelques fruits ? Notre excellent Saint-Martin semble n'aimer ni les voleurs ni les menteurs.

252 Lettres sur les arbres à épicerie, avec une instruction sur leur culture et leur préparation ; et lettre sur le café.

= Lettre à M. le Monnier sur la culture du café. Paris, Le breton, 1773.

253 Historia muscorum, à Jo. Jac. Dilleni Oxonii, e theatro Sheldoniano, 1741

254 Essai sur les jardins, par Watelet. Paris, Prault, 1764.

255 Traité sur la jacinthe, contenant la manière de la cultiver, par Georges Voorhelm. Harlem, Bohn, 1762

275. Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule, par P. Lyonet. P Gosse, 1762.

326 L'Arithmétique en sa perfection selon l'usage des financiers et marchands, par F. Legendre. Paris, 1774.

327 L'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la banque et à la finance, par J. Cl. Ouvrier Delille. Paris, 1794

328 — Calculs des rentes viagères sur une ou plusieurs têtes, par de Saint-Cyran. Paris Cellot, 1779 »

« 904

J'ai un tel éloignement des affaires d'intérêt, et des discussions avec les gens de finance et de commerce, que quand j'ai seulement une lettre de change à faire payer, et qu'il faut la présenter, donner mon acquit, et toucher ma somme, j'appelle cela un procès. »

Il semble pourtant apprécier toucher son argent de son fermier.

Traité de la chasse et de la pêche.

« 488 Jani Ulitii venatio nova antiqua, ex officinâ Elzevirianâ. 1646.

- 489 La vènerie de Jacques du Fouilloux. Paris, Cl. Cramoisy, 1628.
 490 Traité de vènerie, par d'Yauville. Paris, 1788 Reliure du Louvre.
 491 Traité de vènerie et de chasses, par Goury de Champgrand. Paris, 1769.
 492. dictionnaire de chasse et de pêche, Paris, 1769
 493 Code des chasses. Paris, 1766
 494 L'école de la chasse aux chiens courants, par le Verrier de la Gonterie. Rouen, Lallemand, 1763
 495 — Parfaite description des chasses de toutes sortes de bêtes, par J. Elias Ridinger, Augsburg, 1729.
 496 Les Ruses du braconnage mises à découvert, par L. Labruyère. Paris, Lottin, 1771.
 497 Observations sur le vol des oiseaux de proie, par Hubert. Genève, P. Barde, 1784 »

Je n'ai pas trouvé ni ne me souviens d'éléments relatifs à Saint-Martin chasseur ou assistant à des chasses, distraction pourtant très commune, l'ancien militaire pouvait aussi avoir le matériel et les capacités nécessaires à un chasseur.

Saint-Martin, me direz-vous, ne pouvait se comporter en Pique-assiette :

« 379

Mon séjour à Amboise se prolongeant plus que je n'avais compté, non seulement j'ai pris le parti de ne plus manger chez l'abbé Hubert qui m'avait trop fait d'honnêtetés pour que je n'évitasse pas de lui être plus longtemps à charge, mais j'ai cédé aux désirs de quelques personnes qui me pressaient de me faire recevoir dans une société purement de récréation, composée de gens honnêtes et où on lit les papiers. Dans un autre âge, cette démarche eut pu me nuire et m'entraîner encore plus dans ce néant qui est mon ennemi ; mais aujourd'hui elle peut m'empêcher au contraire d'y tomber tout à fait, en ce qu'au moins j'aurai occasion de voir des créatures humaines en qui il est possible que je sème quelque grain qui me dédommage en partie de l'entier isolement où je suis, et de l'absolue privation de toutes mes liaisons de lumières, de désir, et de spiritualité. »

La vie est belle et mérite d'être vécue, alors vivons sur Terre avant de vivre dans le ciel. Pour moi, n'ayez aucune inquiétude, la porte des enfers me sera ouverte ! Surtout qu'après avoir ainsi fait le portrait de l'extraordinaire, du merveilleux Saint-Martin, il se pourrait bien que d'excellents adelphees m'offrissent leur clé et leur serrure pour que nous soyons assurés eux et moi que je ne puisse rater l'ouverture de la porte, au cas, fort improbable, que je ne sois reçu avec les honneurs qui sont dus à tout suppôt des enfers !

Ainsi va la vie, la vie est si belle, elle mérite autant de vérités que de voleurs de fruits défendus ou non !

Saint-Martin et les livres

Non seulement Saint-Martin aime les livres, mais, si ce catalogue est bien « le sien », il aime les beaux livres, il aime particulièrement aussi la lecture, et il n'hésite pas à fouiller les ouvrages déballés sur les quais pour s'y acheter un « Antoinette Bourignon » pour un sol !

Quels étranges discours ne tient-il pas sur les livres :

« 28

À l'âge de 18 ans, il m'est arrivé de dire au milieu des confusions philosophiques que les livres m'offraient : *il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne me faut rien de plus pour être sage ; et c'est sur cette base-là qu'a été élevé ensuite tout mon édifice.*

« 522

Lorsque dans ma jeunesse il m'arriva de jeter là les livres et de dire : Il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne me faut rien de plus pour être sage, je ne compris pas tout le sens de cette grande intelligence ; c'était le germe de toute ma destinée spirituelle, et je sens plus que jamais que Dieu seul veut être mon maître, mon appui, mon ami, et toutes mes ressources. »

Certes la parole est douce pour ceux qui se refusent à l'effort intellectuel. Ils ont un Dieu, lequel leur apprend tout le nécessaire et leur apprendra le superflu. Ils ont une âme qu'ils ne négligent pas dans la prière ou la méditation, donc il ne leur faut rien de plus. Ils sont sages comme images d'Épinal, et pour trouver le trésor qu'ils cachent, vous les retournerez !

« 40

Depuis que l'inexprimable miséricorde divine a permis que l'aurore des régions vraies se découvrit pour moi, je n'ai pu regarder les livres que comme des objets de lamentation, car ils ne sont que des preuves de notre ignorance, et une sorte d'offense faite à la vérité, tant elle s'élève au-dessus d'eux. Ces livres morts nous empêchent aussi de connaître le livre de vie ; et voilà pourquoi ils font tant de mal au monde, et nous reculent tant en paraissant nous avancer. Boehm, cher Boehm, tu es le seul que j'excepte, car tu es le seul qui [65] nous mène réellement à ce livre de vie. Encore faut-il bien qu'on puisse y aller sans toi. »

« 334

Mes ouvrages, particulièrement les premiers, ont été le fruit de mon tendre attachement pour l'homme, mais en même temps du peu de connaissance que j'avais de sa manière d'être, et du peu d'impression que lui font les vérités, dans cet état de ténèbres et d'insouciance où il se laisse croupir. C'est en effet une chose lamentable que de voir le peu de fruit qu'il retire de tout ce qu'on lui offre pour son avancement. Ce ne sont pas mes ouvrages qui me font le plus gémir sur cette insouciance, ce sont ceux d'un homme dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, mon chérissime BOEHME. Il faut que l'homme soit entièrement devenu roc, ou démon pour n'avoir pas profité plus qu'il ne l'a fait de ce trésor envoyé au monde il y a 180 ans. Les apôtres qui n'en savaient pas tant que lui ont

infiniment plus que lui avancé l'œuvre ; c'est que pour les hommes encroutés comme ils le sont, des faits sont plus efficaces que des livres. »

Comment peut-il dans de telles dispositions, non seulement récupérer les œuvres complètes d'un auteur, mais les acheter en plusieurs exemplaires ?

Si les livres sont morts, que ne s'est-il contenté du livre de la vie, et sans jamais en écrire un seul offrir la vie à la vie en s'occupant des personnes aimées ou au service de l'amitié.

Quant à la lecture de Boehme pour aller à Jésus-Christ, livre de vie, le pauvre cordonnier, qui fut aussi bon marchand en cuirs, tout en étant peu pauvre et peu dénué d'une réelle culture, conduit sans doute les âmes, encore faut-il que ces âmes-là soient des âmes lettrées et savantes.

Pour le petit peuple, tout juste apte à vivre son quotidien, à sourire de la pluie qui arrose le sol et au soleil qui répand ses rayons sur le bon comme sur le méchant, le très cher Boehme reste un moment d'obscurité.

Pour ce qui est des faits, Jésus a bien pu marcher sur les eaux, guérir le sourd et l'aveugle, rendre la vie à quelques défunts, il s'en est trouvé et il s'en trouve chaque jour, pour affirmer que tout est faux. Leur Sainte Raison prouve mille et deux fois que vous êtes sots de vous accrocher à des faits quand le raisonnement ne les a pas expliqués !

« 45

Les livres que j'ai faits n'ont eu pour but que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres sans en excepter les miens. »

Il n'est pas gai de lire de tels propos quand on lit la lettre de l'auteur Saint-Martin⁶ écrite à un libraire pour le « flatter » en espérant qu'il « vendra » un peu ses livres. Toute sa vie, notre auteur aura espéré être un peu mieux connu et reconnu. La reconnaissance de François-Claude, son père fut celle qu'il cherchait.

« 90

Les gens du monde m'ont paru bien à plaindre, tant leur esprit est entraîné par la roue destructive qui dissipe continuellement leurs pensées. J'en ai connu une qui ayant étudié la géographie dans son enfance, me disait dans un âge mur : La géographie ! N'est-ce pas un livre où il y a la Moldavie et la Valachie ? Et cette personne s'applaudissait encore de son ignorance. Une autre qui avait appris les mathématiques définissait l'algèbre, une science où on fait des ronds. »

Ainsi donc, il ne serait pas si bien d'être un ignorant !

Dans la liste des livres du catalogue, nous rencontrons un Saint-Martin amateur de « géographie », de voyages immobiles, de Cook... ou de Robinson et de Vendredi !

⁶ « Trésor martiniste » par Robert Amadou.

« 271

Il y a cinq préceptes qui m'ont été donnés par la bonne voie et que je n'aurais jamais dû oublier. Les voici.

Si en présence d'un homme honnête, des hommes absents sont outragés, l'honnête homme devient de droit leur représentant.

Conduis-toi bien, cela t'instruira plus dans la sagesse et dans la morale que tous les livres qui en traitent, car la sagesse et la morale sont des choses actives.

Ce serait un grand service à rendre aux hommes que de leur interdire universellement la parole, car c'est par cette voie que l'abomination les enivre, et les engloutit tous vivants.

La route de la vie humaine est servie par des tribulations qui se relayent de poste en poste, et dont chacune ne nous laisse que lorsqu'elle nous a conduits à la station suivante, pour y être attelés par une nouvelle tribulation.

Il ne faut pas aller dans le désert, à moins que ce ne soit l'esprit qui nous y pousse ; sans quoi il n'est pas obligé de nous défendre des tentations que nous y rencontrons. Aussi combien n'y a-t-il pas de gens qui y succombent ? »

« 319

Tous mes écrits ont prouvé que nous ne pouvions avoir quelque confiance en nos doctrines qu'autant que nous avons mis notre esprit en pension dans les Écritures Saintes. Il faut en excepter mon 1er ouvrage intitulé : *Des Erreurs et de la vérité*, parce que dans cet ouvrage n'ayant pour but que de combattre la philosophie de la matière, je ne pouvais laisser voir le terme où je menais le lecteur sans l'exposer à se dégouter d'avance, tant les écritures sont en discrédit parmi les hommes. D'ailleurs j'ai été nourri de principes naturels ; ce sont les seuls que l'on doit d'abord présenter à l'intelligence humaine, et les traditions qui viennent ensuite, quelques sublimes et profondes qu'elles soient, ne doivent jamais être employées que comme confirmation, parce que l'intelligence de l'homme existait avant les livres. »

Le dernier point m'est particulièrement précieux, il n'est pourtant pas l'objet de mes remarques. Quand Saint-Martin nous parle des livres de morale ou de sagesse, comment peut-il ignorer avec tous les ouvrages qu'il a possédés que ce sont des livres de morales et de sagesse. Que les hommes vivent selon des normes qui paraissent justes à leurs yeux. Je peux comprendre que Saint-Martin considère la morale et la sagesse comme universelles, mais lui qui a voyagé...

« 417 — (lettre à clément)

Lors de ma visite à Beauvais n° 411, voici ce que j'aurais pu répondre à la dame qui jetait des pierres dans mon jardin en me citant le passage de l'Évangile : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. J'aurais pu lui répondre, dis-je, qu'elle-même ne vivait pas seulement de pain et de viande, mais que **son esprit avait aussi besoin de vivre de conversation soit avec des hommes, soit avec des livres**, et, qu'en outre, Rousseau son auteur favori ayant dit que la parole avait été nécessaire pour l'institution de la parole, il est probable que la faim qu'elle voulait plaisanter en moi, elle en éprouvait la même dose que moi, et qu'elle vivait ainsi que moi et tous les hommes, de la parole qui sortait de la bouche de Dieu ; nous aurions vu ce qu'elle aurait eu à objecter ; mais cette idée ne me vint qu'après qu'il n'était plus temps. Cette lenteur dans mes idées se fait

sentir depuis que je ne suis plus en exercice. Je sens même qu'elle s'augmente par mon séjour à Amboise où je vis absolument seul, et où j'ai si peu d'occasions de m'exercer. »

Que le propos est doux à l'amateur de lectures, d'ailleurs Saint-Martin le confirme quelques pas plus loin :

« 418, Abadie

C'est à l'ouvrage d'Abadie intitulé : *L'Art de se connaître*, que je dois mon détachement des choses de ce monde. Je le lisais dans mon enfance, au collège, avec délices, et il me semblait que même alors je l'entendais, ce qui ne doit pas infiniment surprendre, puisque c'est plutôt un ouvrage de sentiment que de profondeur de réflexion. C'est à Burlamaqui⁷, comme je l'ai dit ailleurs que je dois mon goût pour les bases naturelles de la raison et de la justice de l'homme ; c'est à Martinez de Pasqually que je dois mon entrée dans les vérités supérieures ; c'est à Jakob Boehme que je dois les pas les plus importants que j'aie faits dans ces vérités. J'attends les ouvrages de Jeanne Leade⁸ et du médecin Pordage qui doivent, m'a-t-on dit, consolider fortement mes pas dans cette carrière qui est la seule où se concentrent tous mes vœux. Voyez n ° 438.

« 419 (Rousseau)

Ce n'est pas seulement dans le caractère, et dans la destinée que je me suis trouvé des ressemblances avec J. J. Rousseau. V. n° 60. C'est aussi dans les principes philosophiques que les diverses situations de notre vie nous ont fait apercevoir et adopter. Quand il dit 1. vol. des Confessions page 127 : *Cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, et qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui ; sûr que dans de telles situations, quelque sincère amour de la vertu que l'on y porte, on faiblit tôt ou tard sans s'en apercevoir, et l'on devient injuste et méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'âme*. Quand il dit, même vol. p. 147, *la vertu ne nous conte que par notre faute, et si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être vertueux* ; il m'est impossible de ne me pas reconnaître, comme lui à ces vérités ; enfin je ne jette presque jamais les yeux sur son historique, et sur les tableaux de son âme sans apercevoir combien la nature nous avait donné de choses de commun l'un avec l'autre, quoique, comme je l'ai dit, je ne me compare en rien avec lui ni pour la vertu ni pour les talents. J'entends ici par la vertu la force et l'énergie, ce en quoi, Rousseau m'a été très supérieur ; mais j'en excepte l'honnêteté de l'âme, et le doux sentiment de la reconnaissance pour les bienfaits, surtout pour ceux qui concernent l'esprit, le cœur, et la raison. Car cet attrait était si vif chez moi que je me serais livré sans réserve, et sûrement sans ingratitude aux personnes qui auraient eu la bonté de prendre soin de moi dans cet ordre de choses ; et je ne crains point de dire que si dans ma jeunesse j'eusse rencontré, comme Rousseau, un abbé Gaimés, et un abbé Gouvon, j'en aurais tiré un autre parti que lui, et je ne leur aurais pas donné lieu de me croire indigne de leur intérêt.

⁷ Jean-Jacques BURLAMAQUI (1694-1748) est un juriste et écrivain suisse dont les idées sont le prolongement de celles de Samuel von Pufendorf (1632-1694), premier théoricien moderne du droit naturel. Dans ses ouvrages, Burlamaqui développe sa conception particulière du droit. Pour lui, c'est dans la nature même de l'homme, de sa constitution, de son état primitif qu'il faut déduire les principes.

⁸ Jane Ward Leade est une mystique anglaise qui a animé avec John Pordage le mouvement des Philadelphes inspiré de Jakob Böhme. *Le messager céleste de la paix universelle* traduit pour la première fois par P. Sédin.

420 (Boehme)

Plus je m'occupe de mon cher Boehme, plus je sens que pour se livrer utilement et avec fruit au grand objet de l'œuvre de l'homme il faut être ou dans la paix politique, ou dans la paix de la régénération, et quoique je me croie plus dans la dernière que dans la première, je ne suis cependant complètement ni dans l'une ni dans l'autre. »



J.-J. Burlamaqui



J. Boehme

*Trois citations de ses auteurs favoris magnifient l'indispensable lecture !
Et il ne saurait s'arrêter là :*

« 422

J'ai été souvent frappé d'admiration à la lecture d'Young, et de Klopstock ; j'ai été dans l'étonnement de voir quelles ressources ces deux écrivains avaient trouvées dans leur génie pour suffire aux plans qu'ils s'étaient proposés, mais j'ai reconnu en même temps que s'ils avaient été plus instruits du pays qu'ils parcouraient, ils n'auraient pas suppléé par des ornements de littérature et de poésie aux profondes vérités qu'ils ignoraient. Un seul passage de nos prophètes efface tous les prodiges de leur plume. Milton lui-même était un peu sujet à l'astral. Il ne sentait sa verve que dans les équinoxes. »

Il se remet pourtant à jouer sa ritournelle :

« 436

Une des raisons qui m'a dégouté de faire des livres, c'est que j'ai senti que dans ce genre-là la récolte diminue à mesure que la semence se multiplie ; c'est l'inverse de la culture ordinaire, où plus l'on sème, plus l'on recueille.

866

La Providence a ses preuves à elle, et ses propres armées ; elle n'a pas besoin de troupes auxiliaires. Voilà pourquoi j'ai tant dit de fois qu'on la pouvait prouver sans la nature et sans les livres. »

« 440

Les livres m'ont paru n'être que les fenêtres du temple de la vérité, et n'en être pas la porte, c'est qu'en effet ils ne font que montrer les choses aux hommes, et qu'ils ne les leur donnent pas. Or les hommes sont dans un tel état de langueur et de nonchalance, qu'il ne suffit pas de les amorcer, si on ne les entraîne de force. Ce n'est rien que de les attirer, il faut encore les tirer comme des charrues pesantes et inertes ; aussi le Réparateur qui était la voie, n'a point fait de livres, mais il a monté en haut sur la croix, afin d'attirer, et de tirer tout à lui. »

Désolé, mais je m'en ressens pas trop pour monter sur une croix ni pour en être descendu ! Les comparaisons de Saint-Martin sont dignes de l'art saint-sulpicien qui viendra un peu plus tard égayer les âmes catholiques.

« 466

On me presse toujours d'écrire, particulièrement l'ami Gombault et cela sur la politique et la Révolution, attendu que la liberté de la presse peut me laisser la facilité de me développer. J'ai, j'en conviens, de grandes choses à dire sur ces grands objets ; mais ce qui met beaucoup de lenteur dans l'exécution d'une pareille entreprise, c'est en général le peu de fruit que je vois que l'on peut attendre des livres, et les avances énormes qu'il faut faire en travail et en idées avant de prétendre à une récolte qui encore est si casuelle qu'on n'ose seulement pas y compter. En effet il faut premièrement faire le livre, secondement le bien faire ; il faut ensuite que les hommes le lisent, il faut qu'il leur convienne et qu'il leur plaise surtout par la forme ; il faut ensuite que le fond les attache et les surprenne ; il faut après cela qu'ils se déterminent à s'en approprier les principes et à les mettre en valeur et en pratique. Quel est l'écrivain sur la terre qui puisse se flatter d'un pareil succès. Non surement ce n'est point en lisant nos livres que les hommes nous récompensent de les avoir faits ; car ils ne lisent point, et ne savent pas lire. Nous en sommes récompensés par l'œuvre même qui passe en nous avant de passer par notre plume. Aussi je n'ai pas encore renoncé à faire le petit ouvrage qu'on me demande, sans compter le grand ouvrage dont j'ai déjà tous les matériaux et qui ne finira qu'avec ma vie.

« 513

Quoique j'aie beaucoup écrit, et que j'aie probablement beaucoup à écrire encore, puisque je viens d'entreprendre un ouvrage intitulé : ⁹ qui ne finira qu'avec ma vie, je n'en ai pas moins senti qu'il y avait une œuvre supérieure à celle des livres, et qui même sans nuire à mes autres occupations, sera désormais mon objet dominant ; (car il est prêt de m'entraîner) aussi en faisant ces réflexions voici deux vers qui me sont venus :

N'être que par écrit rempli peu l'escarcelle ;

Le sceptre de la plume est volatil comme elle. V. n° 535. »

« 994

Le monde m'a repoussé à cause de l'obscurité et de l'imperfection de mes livres. S'il s'était donné la peine de me scruter un peu plus profondément, peut-être aurait-il goûté mes livres à cause de moi, ou plutôt à cause de ce que la Providence a mis en moi et qu'il était bien loin de voir, puisqu'il ne voyait pas même ce qu'il y avait dans mes livres.

⁹ Ici une biffure. V. notes critiques. (R. A.)

« 1086

Ordinairement les auteurs font leurs livres comme ne faisant que cela. Et moi j'ai été obligé de faire les miens comme ne les faisant pas. Je pourrais dire même que je ne fais mes livres que comme on rend un lavement. Voilà pourquoi ils sont si négligés, et si peu attrayants pour le monde. »

Problème d'auteur, il m'arrive de dire : il ne suffit pas d'écrire, encore faut-il savoir écrire, il ne suffit pas de savoir écrire, encore faut-il trouver un éditeur, il ne suffit pas d'être imprimé encore faut-il être vendu en librairie, il ne suffit pas d'être vendu, encore faut-il être acheté... quant à les lire, cela peut arriver, ce n'est pas le plus fréquent, quant à les comprendre, cela peut arriver, quant à une application ou à en tirer quelque substantifique moelle, il me paraît bien possible que ce soit un peu comme au jeu des loteries, 100 % des gagnants ont joué.

Et un gagnant pour 3 euros qui en a joué 5 ou 7 000, c'est encore un gagnant.

100 % des lecteurs d'un livre en retirent quelque chose, et si l'auteur l'avait voulu ou préparé pour qu'il obtienne un tel gain, c'est que son talent est réel !

Notre Saint-Martin nous offre la confirmation qu'il est un Jérémie.

L'homme qui offre des bâtons ne saurait se plaindre d'être bastonné !

« 545

J'ai comparé une fois les chaires des savants et tous leurs livres à un bâton de perroquet au milieu d'une chambre ; ne répètent-ils pas toujours les leçons aussi bien que l'oiseau qui monte et descend sur le bâton en gazouillant. »

Il se montre pourtant bien savant et pour le comprendre sans posséder un peu de culture, cela est assez difficile.

Si « l'homme de désir » prouve sa connaissance et sa maîtrise de la bible, nous qui ne lisons plus la bible nous avons quelques difficultés pour saisir les nuances qui devaient lui paraître les plus élémentaires.

Quand il qualifie le crocodile comme ouvrage fait par amusement, il n'en est pas moins vrai que sa culture éclate à chaque paragraphe.

Le catalogue des livres de monsieur Saint-Martin, à condition que ce soit bien son catalogue, prouve lui aussi l'ampleur de ses lectures, pour lire autant, il lui fallait peu d'occupations autres que celles qu'il nous dépeint dans ses contacts avec les humains.

Se faire des rentes d'âmes peut lui sembler suffisant pour se justifier.

L'homme a-t-il besoin de se justifier, peut-il se justifier ?

Tout homme peut espérer voir la bonne fée lui proposer trois vœux. Le solitaire iconoclaste ose solliciter :

La grâce du Père, la connaissance par le Fils, la charité par le Saint-Esprit, nulle fée ne peut offrir cela et la raison encore moins.

Solitaire iconoclaste, tu brises les fausses idoles, tu rends le veau d'or à son véritable culte, celui d'une monnaie qui facilite les échanges humains.

Saint-Martin ne saurait être une nouvelle divinité, il se contenterait d'être ce briquet que l'on bat trois fois pour obtenir le feu nouveau.

Ce feu permet d'allumer les chandelles éteintes dans nos crânes encombrés, les flambeaux éteints dans nos cœurs vidés, les lumignons vigoureux de nos reins. Ce feu qui permet que l'homme croisse sans que nul ne décroisse offre la vie.

La vie des hommes de la Terre commence sur Terre.

Conclusion

Croiser les bras, pour le grand nombre, cela signifie ne rien faire.
Pour l'initié, cela implique de faire une place à l'Esprit, de redonner vie à la Vie.

De quelques formules faciles :

Il n'y a pas de grands hommes pour son valet de chambre.

Il n'y a point de héros pour son valet de chambre

Le maréchal de France Nicolas de Catinat (1637-1712) disait : « Il faut être bien héros pour l'être aux yeux de son valet de chambre. »

Montaigne : « Tel a été miraculeux au monde à qui sa femme et son valet n'ont rien vu seulement de remarquable. Peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques. Nul n'a été prophète non seulement en sa maison, mais en son pays, dit l'expérience des histoires. » (Essais, livre III, chapitre 2)

Jean-Baptiste Massillon (1663-1742) écrit : « Écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres ; souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom : l'homme désavouait le héros. Leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs autres penchants ; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès. Il fallait rappeler l'époque de leurs grandes actions pour se rappeler que c'était eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques qui nous éblouissent, et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires. »

La Rochefoucauld résume d'une phrase l'esprit de notre adage : « La plupart des héros sont comme de certains tableaux, pour les estimer il ne faut pas les regarder de trop près. »

Il n'y a pas de grand homme, dit-on, pour son valet de chambre ; mais cela vient simplement de ce que le grand homme ne peut être reconnu que par ses pairs. Le valet de chambre saura probablement bien apprécier ses égaux.

De tout ceci, je me permets de considérer que je ne suis ni le pair ni le valet de Saint-Martin, il ne semble pas en avoir eu ! Une fois ma place marquée à mon aune, il me paraît plus sain de vous rappeler qu'à dénigrer les hommes la tâche est toujours aisée d'y percevoir la paille qu'il a dans l'œil. À louer les hommes, une modération dotée de raison arrive à nous les rendre aimables.

Saint-Martin, Papus et quelques autres, tout humain qu'ils furent m'ont beaucoup apporté. Ils m'attirent d'autant plus que leur humanité parle mon langage. Je les remercie d'avoir produit quelques lumières spirituelles en ma cervelle.